PASCALE FONTENEAU

Propriétés privées

roman

ACTES SUD

C’est l’histoire d’un homme qui sort de chez lui.

PLACE ANDRÉ-LE-NÔTRE

Il fait nuit.

Robert se fait attendre.

Robert Donnay se fait toujours attendre.

Sous prétexte d'avoir une femme malade et deux chiens à nourrir, Robert arrive avec dix, quinze, ou vingt minutes de retard. A l'inverse, Henri Frot est toujours en avance. Plus encore ce soir car il attend Robert avec impatience pour lui parler de l'article paru dans le journal.

Signé par un certain Rémi Bobet, le texte se moque des rondes de surveillance (ironiquement surnommées *les Patrouilles de la trouille*) auxquelles les deux hommes participent depuis plusieurs mois. Selon le journaliste, ces patrouilles attiseraient un climat de violence et mettraient de l'huile sur le feu. Des accusations soutenues par un historien, auteur d'une thèse récemment publiée. Interrogé sur les marches de son amphithéâtre, l'universitaire réagit à ce qui lui est présenté comme un phénomène

inquiétant. Devant la multiplication de ce genre de *brigades*, l'historien confirme les craintes du journaliste. Sans nuance, il agite le spectre d'une *dérive sécuritaire*, et dit qu'il ne faudra pas s'étonner d'un retour *aux heures les plus sombres de notre histoire*. A l'entendre, les guerres débuteraient toujours dans des zones pavillonnaires identiques à celle dans laquelle Robert Donnay et Henri Frot ont leur maison. Un lotissement d'une trentaine d'années, présenté dans le journal comme un repaire de vieux aigris, de paranos, de fascistes.

Henri n'est pas de cet avis. Robert ne le sera pas non plus. Agacé, le sexagénaire énumérera les cambriolages, puis rappellera l'agression de Martine, la femme de ménage de chez les Durant. Pour conclure, il condamnera la frilosité des journalistes et des intellectuels planqués dans leur bureau, comme des généraux dans leur salon. Sans être violent, Robert est partisan de limites et de sanctions claires :

"Prends mes chiens, avait-il un jour expliqué à Henri, s'ils sortent du jardin, je leur en colle une. Tu peux me croire, ils n'ont pas eu besoin de faire dix ans d'études pour comprendre le message : ils ne sortent pas. Pareil pour ma femme", avait-il ajouté en riant.

L'intransigeance de Robert faisait l'admiration de son voisin. *"Un tel aplomb aurait retenu Hélène"*, pensait-il. Il en était persuadé. Au lieu de cela, sa femme était partie six mois plus tôt en laissant derrière elle une lettre de huit pages qui se terminait par *adieu*. Un mot qu'Henri n'avait pas pris au

sérieux. Trente ans de vie commune ne pouvaient pas s'effacer en huit pages. Il devait forcément y avoir une explication.

Robert n'a jamais eu autant de retard.

Les mains posées sur le volant, Henri Frot hésite à franchir les cinquante mètres qui le séparent du domicile de son équipier. Ce serait chose faite s'il ne craignait pas d'être mal reçu par Marie-Jeanne, la femme de Robert, avant même de lui avoir été officiellement présenté. Robert ne s'en était pas caché, depuis quelques semaines, Marie-Jeanne, sujette aux angoisses et aux crises de colère, ne supportait plus que son mari surveille le quartier au lieu de passer ses soirées avec elle. Chaque nouvelle sortie provoquait tensions, querelles et ultimatums.

Robert en parlait très librement. Deux semaines auparavant, par exemple, alors que les deux hommes patrouillaient dans le quartier, Robert avait confié que, le soir même, Marie-Jeanne avait menacé de se suicider avec leurs chiens. Des animaux qui portaient le nom de leurs deux enfants : Cécile et Nicolas, aujourd'hui adultes. Philosophe, Robert ne s'en offusquait pas :

"Eux cela ne les gêne pas, on ne les voit qu'une ou deux fois par an ; Marie-Jeanne, cela lui fait plaisir. Le matin, quand elle sort dans le jardin pour les appeler, je vois bien que cela lui rappelle de bons souvenirs."

De tels comportements pourraient expliquer l'absence de Robert.

Dans l'esprit d'Henri, les pensées tournent dans tous les sens, mais il ne sort pas de la voiture. Indécis, il observe le carrefour. Quelques véhicules circulent encore, les derniers à entrer dans le quartier avant le début des émissions du soir. A deux reprises, il voit le break japonais de Denis Lassalle passer à cinq cents mètres de sa voiture. Une fois venant de l'avenue des Lys, une deuxième fois, tous feux éteints, se dirigeant vers les immeubles de la cité des Champs.

De tous les bénévoles engagés dans la surveillance du quartier, Denis Lassalle correspondrait le mieux à la caricature qu'en faisait Rémi Bobet dans l'article paru ce matin. Six mois auparavant, Robert avait patrouillé avec cet ancien militaire.

"Le plus dur, avait-il avoué, c'est qu'il ne fait pas la conversation. Tu peux rester une soirée avec lui sans échanger un mot."

Fort de ces informations, Henri Frot n'avait jamais cherché à faire équipe avec Denis Lassalle qui, d'ailleurs, partait souvent seul.

Cinquante minutes après le passage des derniers véhicules, Robert arrive comme par miracle au moment où Henri se résignait à rentrer chez lui. Débouchant de la rue des Tulipes, Robert se presse vers la voiture et ouvre la portière passager. Sans prendre la peine de s'excuser, il commande de démarrer :

"J'ai repéré quelque chose de bizarre. On devrait aller voir du côté de l'allée des Lupins."

Alors que la voiture roule déjà, Robert déclare avoir suivi un drôle d'individu. Aux explications données, Henri retient que l'homme, car il s'agissait d'un homme seul, traînait dans une rue près de chez Robert et qu'il ne semblait *aller nulle part*. Une attitude qui, forcément, avait attiré l'attention de Robert :

"S'il était là sans raison, commente-t-il, c'est qu'il était là pour de mauvaises raisons. Tu comprends ce que je veux dire ?"

Sans effort, Henri Frot comprenait tout à fait.

Depuis l'année dernière, une quinzaine de maisons du quartier avaient reçu la visite de malfaiteurs qui, selon la police, agissaient seuls, ou en petit groupe. Déjà mobilisée, la population s'était réunie après l'agression de Martine, une jeune fille un peu simple qui travaillait chez les Durant. La pauvre s'était fait agresser dans la maison de ses patrons. Vers 16 heures, une ou deux personnes étaient entrées par le garage, avaient violemment bousculé Martine, et l'avaient traînée par les cheveux dans la cuisine. Au bilan, la jeune fille s'en était sortie avec un traumatisme psychologique et une dizaine de points de suture. Rappelés de leur commerce, M. et Mme Durant déploraient, eux, le vol de bijoux et d'un appareil photo de collection.

L'annonce de cette agression avait fait le tour du quartier. Après avoir exprimé leur solidarité aux victimes, les habitants avaient manifesté contre des autorités jugées incapables d'assurer la sécurité des biens et des personnes.